

Patrick REBIERRE

La Résurrection ou le Déclin de l'Espèce Humaine.

Pégasie – Second volet.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6037-7

© Patrick REBIERRE.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE.

Si l'homme peut tout connaître de lui-même ; il est des découvertes dont les fruits prometteurs ne lui seront délivrés que s'il cesse de croire qu'il est le « maître » et le « centre » du monde dans lequel il évolue encore.

Cet orgueil indéfectible devra malgré tout le quitter, surtout à l'approche des nouvelles échéances de l'espèce qui finira, je l'espère, par trouver la voie de la sagesse la conduisant vers une autre vie.

Ou bien, continuera-t-il de la faire tomber dans ce puits sans fond où ses agissements incontrôlés finiront un jour ou l'autre par s'écraser ?

Cette aventure n'aura-t-elle de finalité qu'à l'extinction ou à la mutation du genre ?

Peut-être ?

Mais pas sûr !

Que l'on soit riche ou pauvre, ripailleur ou crève-la-faim, bien portant ou malade, berger ou mouton, notre courte vie ne ressemble à presque rien ; car des événements feront en sorte de créer la disparition prématurée de l'espèce humaine.

C'est bien parce que la vie « humaine » est si courte, que des facteurs comme l'ambition, le pouvoir, le plaisir, la domination (communs à l'espèce, mais rivaux dans la

nature) sont venus s'enraciner dans le caractère et le comportement des hommes, les vouant presque couramment à un certain *anathème*.

C'est pourquoi, au lieu de profiter d'une équitable répartition des ressources naturelles et des valeurs générales et primitives à l'échelle de la « jungle » (planète), une partie de sa représentativité est à l'origine de bien des maux :

- Elle a engendré des différences, qui furent la probable cause de terribles et profonds déséquilibres socioculturels ;

- Elle a ouvert la voie à la xénophobie, au racisme, à l'intolérance, entraînant du même coup une disparition plus rapide que zoologiquement naturelle de l'espèce ou bien de son fondement anthropologique.

Il nous faut donc : « garder en mémoire cette prévision à connotation divinatoire (qui n'en sera pas une), tenue péjorativement par le non-conformiste que je suis.

Puis méditons, quelques instants, sur le non-sens de notre singulière existence ! »

SOMMAIRE.

À la découverte d'un Nouveau Monde.	09.
L'art et ses pouvoirs méconnus.	27.
La croissance.	31.
Continuons l'aventure.	35.
La pollution.	45.
Que dire des végétaux ?	67.
Reprenons.	73.
Avant le paléolithique.	111.
Reprise.	119.
L'histoire des premiers vertébrés.	139.
Au cœur de l'aventure.	145.
Pyramide des sciences.	237.
L'histoire d'un leurre.	249.
L'épilogue.	261.
Post-scriptum.	265.
Annexe — Dico.	269.
Prochaine étape.	(?)

À LA DECOUVERTE D'UN NOUVEAU MONDE.

Cela fait trois semaines que nous avons quitté Procné...

C'est une planète située dans la constellation Androsis à 10,2 a.l. de notre système solaire ou plus précisément de Mars. Nous en étions partis, trois mois après mon vingt-cinquième anniversaire, en novembre 2371.

Ce fut une merveilleuse aventure... qui nous entraîna à la découverte d'un astre magnifique.

Les organismes vivants que nous avons pu rencontrer ça et là, au fur et à mesure de notre exploration sidérale, nous poursuivent encore dans le dédale de notre cortex cérébro-spinal (mémoire).

Je suis à côté de Natacha, mon commandant de mission, assis sur mon siège de navigateur. Le vide sidéral, au travers du cockpit panoramique, nous offre le silence éternel de cet espace infini. À l'inverse de Pascal, cela ne m'effraie plus.

Pourtant... j'ai un terrible goût d'amertume en pensant à la perte de mon père Richard, survenue voilà maintenant un peu plus de deux mois lors de l'un de nos déplacements sur Procné : il repose actuellement, aux côtés de son ami Paul et du sous-officier Ariel, dans la salle de conservation des corps située au dernier étage du vaisseau, derrière le mini-laboratoire de la clinique.

Ma mère Éva, qui fait partie du voyage extragalactique, lui rend de fréquentes visites : elle se tient à cet instant, debout, le regard figé sur le cylindre transparent ; un léger givre colle à la paroi interne ; la pièce est baignée d'une douce lumière diaphane et rose. Je suis à ses côtés...

Richard nous apparaît indemne, comme s'il dormait, dans sa combinaison blanche.

Les lèvres d'Éva balbutient faiblement et en permanence un éloge funèbre, telle une *laudatrice*. Aussi m'évertuais-je, désespérément, à la rasséréner, à la dévier de cette voie au comportement psychologique autodestructeur où je peux lire, sur son beau visage resté affable, le désespoir d'un chagrin qui continue de l'affecter.

Mes paroles essaient en vain de *lénifier* (d'adoucir) sa peine, car sa silhouette aux frêles épaules semble porter le poids du temple où sa conscience s'est réfugiée. Comme les *caryatides* de l'Antiquité ; ces colonnes qui représentent des femmes, qui bordent et soutiennent l'immense portique de l'Erechthéion d'Athènes. Ce temple a été construit entre 421 et 406 avant notre ère. Il fut élevé sur l'Acropole pour vénérer Athéna (fille de Zeus, déesse grecque de la pensée, des arts, des sciences et de l'industrie) et Poséidon (Dieu grec de la mer).

Je suis encore dans cette métaphore...

Et ce sont les haut-parleurs de la salle de navigation qui me sortent de ma torpeur et du marasme stagnant : ils nous annoncent l'approche de la deuxième planète, susceptible de ressembler à la Terre. Les coordonnées de l'astre le situent à trente-six millions de kilomètres de celui que nous venons de quitter. Nous sommes restés, depuis notre départ de Procné et tout au long du voyage, en propulsion classique : il nous aura fallu quarante-deux jours pour les parcourir.

Durant le trajet, nous avons croisé de nombreux bolides ou leurs parents, ces énormes astéroïdes. Les détecteurs recenseurs en ont compté et répertorié plus de 10 000 et leurs diamètres peuvent atteindre jusqu'à 1 200 kilomètres. La plupart circulent à une distance de 0,7 à 2 *unités astronomiques* (environ 105 à 300 millions de kilomètres) de Riss 128, l'étoile de ce système solaire dans lequel nous évoluons depuis un peu plus de sept mois. Leur masse totale moyenne avoisine les trois millièmes de celle de la Terre. Une centaine d'entre eux est potentiellement dangereuse pour Procné, et aussi l'astre vers lequel nous approchons.

D'après nos astrophysiciens, leur origine serait due à des résidus du système solaire primitif qui n'ont pu s'agglomérer à la suite de perturbations gravitationnelles provoquées par l'une des quatre plus grosses planètes ressemblant, comme deux gouttes d'eau, à Jupiter. Certains de ces astéroïdes sont aussi des fragments issus de collisions fréquentes entre eux, beaucoup moins avec les six ou sept autres planètes susceptibles d'être percutées.

Nos détecteurs de choc auraient comptabilisé plus de mille impacts avec le vaisseau mère l'Aristide, si les boucliers à répulsion magnétique ne nous avaient pas fait dévier de leur route aléatoire au sein même de la nébuleuse.

C'est une approche tout en douceur qui va nous positionner, en orbite, à 18 000 kilomètres d'altitude. Nos ordinateurs de bord, constamment à l'ouvrage, nous annoncent une grande similitude avec Procné...

Nos astrophysiciens viennent de nous faire parvenir, sur l'écran réservé aux données scientifiques, leur dernier rapport : mis à part un volume global légèrement inférieur et un écrasement très peu prononcé du pôle Nord et du pôle Sud, qui font de l'astre une sphère imparfaite, son périmètre au niveau de l'équateur est égal à 28 532 kilomètres.

Sa constitution géophysique laisse apparaître une conception capable d'engendrer la possibilité voire une probable vie organique. Un seul satellite, semblable à notre Lune terrestre, gravite à 392 000 km de notre position actuelle, mais sa face nous est pour l'instant cachée.

Pendant que nous débattons de la future marche à suivre avec notre équipe scientifique, dans la salle de réunion du pont supérieur de l'Aristide et au cours des sept ou huit révolutions autour de la planète, les hommes et les femmes chargés de la maintenance des appareils préparent l'astronef Alpha pour un premier contact avec la croûte supérieure de cette autre planète du système solaire de Riss 128.

Ce qui devrait intervenir dans les prochaines heures...

Le professeur Andreï Stakanovich, la commandante Natacha Gorotchenkov et les responsables des équipes au sol décident, après une concertation avec l'ensemble de l'équipage du vaisseau principal, d'octroyer une période de trente jours, au maximum, à l'exploration de cette deuxième planète du système de Riss 128.

Cela devait durer... un peu plus longtemps.

Une première sonde atmosphérique est envoyée : elle nous renseignera sur la composition chimique et la constitution physique des diverses couches de l'*ionosphère* (zone à proximité de laquelle elle vogue en ce moment), épaisse de 3 000 km, jusqu'à sa *troposphère* (zone en contact avec le sol), haute de 13 km, en moyenne, et qui contient 72 % de la masse atmosphérique ainsi que de multiples déplacements de vapeur d'eau.

Il y a de fortes chances que cet astre possède tous les ingrédients nécessaires au développement d'une potentielle vie animale et végétale au regard des informations, qui nous parviennent au fur et à mesure que la sonde descend vers la surface de ce Nouveau Monde. Pourtant...

Nous concevions mal que des probabilités de vie dans l'univers, bouleversées par l'incroyable découverte de nos passereaux et odonates sur Procné, sans oublier nos hommes des cavernes, seraient impensables au départ de Mars.

Car l'origine et l'évolution de notre lignée, de notre règne vivant, impliquent la rencontre, au hasard, de tant d'éléments favorables et exceptionnels, à un moment précis dans l'espace-temps, que l'existence d'une vie organique quelconque sur d'autres planètes nous apparaissait encore improbable il y a deux siècles de cela...

Cependant, si nous raisonnons en *temps géologiques* (milliards d'années) et en *espaces cosmiques* (billions de systèmes solaires), un nombre illimité de possibilités peut se déterminer : tel que toute éventualité déjà réalisée une fois (conditions de vie terrestre) doit se retrouver, sûrement, une ou plusieurs autres fois. Néanmoins, une fois apparue, cette matière vivante ne suit pas nécessairement le même schéma évolutif que le nôtre, dû à une longue série de fortunes favorables, pour qu'elle aboutisse à une seule forme d'intelligence. Pour preuve, notre passage sur Procné où nous avons découvert... parmi celles-ci : l'immense croissance du règne végétal, qui commençait et prolongera, je l'espère, l'enrichissement en oxygène de l'atmosphère ?

C'est ce qui eut pour conséquence de fournir, sur Terre, la ressource énergétique permettant le règne animal et la transformation d'un tout petit nombre de primates vivant en Afrique centrale à l'éocène, une époque qui courut sur 21 millions d'années.

S'ils n'avaient pas existé ou s'ils avaient disparu précocement, l'homme n'aurait pas vu le jour et, en son absence, les maîtres de la Terre seraient les insectes sociaux au psychisme le plus développé et le mieux différencié, chez les organismes vivants, après l'humain.

Trois quarts d'heure plus tard...

Les premières conclusions théoriques nous montrent une incroyable similitude avec la composition géophysique de la Terre, dans sa période située à la fin du crétacé et au début de l'ère tertiaire ou cénozoïque.

Nos autres détecteurs nous annoncent de terribles bouleversements physiques, à la superficie et dans les couches sous-jacentes de la planète, laissant présager une intense activité sismique et volcanique : ce qui n'offre pas de joyeuses perspectives.

Toutefois, nous sommes contents d'approcher d'un astre dont la ressemblance avec la Terre et Procné est si voisine.

Du coup, nous en oublions les éventuels désagréments que peuvent occasionner ces phénomènes dangereux, mais combien naturels. Peut-être auront-ils la faculté de nous être utiles, grâce notamment à notre méthode [1] de récupération géothermique de ces grandes énergies ?

[1] Méthode qui consiste à forer en zone volcanique pour atteindre le gisement de vapeur sous pression qui, une fois aspirée et dont le surplus est renvoyé par une technique en vase clos, alimentera nos groupes de turbines, facilitant la production énergétique de la future station.

Cela nous avait permis, au XXII^e siècle, d'atténuer les fortes pressions souterraines des forces endogènes qui se situent au croisement des montées de magma basaltique sous la croûte, à des profondeurs oscillant entre 2.500 et 14 000 mètres, récupérant ainsi des vapeurs à plus de 800 degrés Celsius.

Cette énergie géothermique, sans contact direct avec l'extérieur, circulant avec un rendement de 97 %, alimentait nos milliers de mégapoles à travers le monde terrestre, mais aussi nos colonies astrales.

Elle améliorerait considérablement le rapport énergétique et venait de remplacer nos anciennes énergies (pétrolière, gazéiforme, nucléaire, marée motrice, offshore, éolienne, hydroélectrique, solaire, etc.), disparues ou rendues quasi inexploitable à cause des dérèglements climatiques, des désordres géophysiques, de la surexploitation [2] de ces deux derniers siècles.

Une autre technique consistait à fracturer les roches chaudes et sèches, à des profondeurs de l'ordre de 3 000 m et où la température moyenne s'élève à 200 degrés, pour créer un échangeur calorifique souterrain.

Puis, il suffisait d'injecter sous pression de l'eau froide afin de récupérer de la vapeur.

La chaleur, stockée sous les 135 millions de kilomètres carrés de terres émergées sur notre globe et dans les couches de granit de 1000 m d'épaisseur comprises entre 4.500 et 5 000 m, représentait à l'époque du Néogène l'équivalent d'un million de milliards de tonnes de pétrole. Largement de quoi satisfaire les besoins énergétiques.

[2] Nous savions déjà, avant la fin du XXI^e siècle, que l'ensemble de nos réserves mondiales en énergies non renouvelables arriverait rapidement à saturation...

Le rapport réserves/productions s'établissait : pour les charbons, les lignites, les tourbes, à 200 ans ; pour le gaz à 68 ans ; pour le pétrole conventionnel, à 43 ans.

La demande mondiale de pétrole en 2004 avait bondi, cette année-là, de 3,2 % : elle atteignit ainsi 81,4 millions de barils par jour. C'est ce que révélait à l'époque l'Agence internationale de l'énergie, qui qualifiait ce niveau de « stupéfiant. » Cette forte croissance, qui n'était toujours pas freinée par la traditionnelle hausse des prix, trouvait son origine dans l'augmentation de l'activité industrielle...

Même celle où l'utilisation de l'énergie était moins efficace que dans les pays de l'O.C.D.E.

En Inde par exemple, ou en Chine, l'A.I.E. estimait qu'en 2005 la demande de pétrole continuerait à augmenter, mais plus faiblement. Au regard de la courbe exponentielle de leurs exploitations, il devenait nécessaire et urgent de trouver d'autres moyens de ressource.

En 1998 et pour nous donner un ordre de grandeur, la production mondiale d'énergies toutes confondues s'élevait à 8,6 milliards de tep (par tonne équivalant au pétrole), alors que la consommation avoisinait les 8,5 milliards de tep : nous étions à la limite du basculement où les besoins seraient bientôt supérieurs à l'offre. C'est ce qu'il advint aux autres nécessités naturelles essentielles à la vie animale et végétale, qui s'aggravèrent à cause de la pollution, de la désertification de régions, des modifications climatiques, de la déforestation, de la transformation de notre écosystème, des migrations, de la démographie aux accents galopants, etc. Houille ! Houille ! Ne voyez là aucun jeu de mots.

Soudain, l'ensemble des haut-parleurs du vaisseau diffuse la composition de la première équipe : celle qui constituera le futur corps expéditionnaire...

Les officiers John Steiner, Jack Fletcher et votre serviteur dirigeront le groupe des techniciens de l'aéronavale composé de huit subalternes, dont font partie Eduardo et Rachid. C'est les deux garçons qui nous avaient accompagnés sur la banquise de Procné lors de notre avant-dernière exploration.

Ma mère Éva, entourée de la biologiste-botaniste Sydney, du chimiste-généticien Édouard, de l'astrophysicien-cartographe Éric, de la laborantine Râchelle, conduira la petite communauté scientifique.

Maria et son navigateur Pierre se mettront aux commandes de l'astronef. Le couple désormais inséparable, Lee Piao et Sylvain Martin, de la commission des rapporteurs, filmera et notera les péripéties de la nouvelle aventure. Macha, l'un des trois spécialistes médicaux, nous sera rattachée.

L'androïde Léo, dont la mésaventure sur Procné avait failli lui coûter la vie, sera accompagné des deux robots Polo et Nono qui finalisent la description nominative de ce mini contingent.

Depuis la salle des commandes, j'aperçois : quatre grands, disparates et étonnants continents ; cinq petits, morcelés et séparés par une trentaine de mers intérieures et extérieures, plus ou moins communicantes, et à la surface desquelles des centaines d'îles et d'archipels foisonnent. Ces surfaces solides mangent la moitié de l'image superficielle de l'enveloppe supérieure du nouvel astre...

Les diverses *orogènes* paraissent avoir accompli leur phase terminale. Ce qui nous permet d'apercevoir depuis les hublots bâbord de la navette de magnifiques massifs montagneux, dont le plus haut sommet érige sa pointe glacée à près de 12 000 mètres d'altitude.

Chaque région semble avoir connu des séquences de force propres, dues pour l'essentiel à une longue succession de périodes où les différentes érosions (vents, pluies, glaces) ont façonné les paysages qui se succèdent et qui s'offrent à nos regards émerveillés.

Notre système de positionnement satellitaire G.P.S. mettra en évidence, pour Éric, les mouvements relatifs des différentes plaques ayant entraîné la dérive puis la disposition actuelle, mais provisoire, des continents de cette deuxième et nouvelle planète.

Nous survolons à six mille mètres d'altitude, pendant 2 h 15', la surface des diverses régions avant de choisir une zone où nos dopplers ont détecté la présence et le déplacement de nombreux organismes vivants, plus ou moins disparates lorsque l'on analyse la grosseur des points lumineux sur l'écran radar.

Il est temps d'entamer la courte descente (10 minutes), en vol plané. Puis, nous actionnons les rétrofusées latérales et immobilisons l'astronef perpendiculairement à la surface...

La navette Alpha déploie ses amortisseurs télescopiques pour se poser sur un plateau montagneux verdoyant, situé dans l'hémisphère nord à 2 500 miles de l'équateur.

D'où nous sommes : nous pouvons contempler une immense vallée, bâchée d'une belle et dense végétation, animée par une brise douce et continue qui flirte gentiment avec les feuillages mordorés des *moracées*¹, des figuiers sauvages dont la figue-fleur commençait juste à se développer pour ne mûrir que l'été prochain.

« Dommage ! Nous aurions aimé goûter leur fruit. »

Il me vint de suite à l'esprit cette locution adjectivale : « mi-figue, mi-raisin ». C'est une expression que savent emprunter Léo et Tania [3] dans leurs sourires et leurs mimiques enjouées lorsqu'ils reproduisent nos faits et gestes à longueur de journée.

¹ Cet arbre, qui poussait autrefois dans nos régions chaudes, pouvait mesurer jusqu'à dix mètres de hauteur. Sa fécondité et son accommodation à des sols pierreux lui avaient fait jouer un rôle économique important en Europe méridionale, dans l'Orient méditerranéen et plus précisément en Grèce, pendant toute l'Antiquité. Certains figuiers peuvent fournir une gomme-laque, d'autres du caoutchouc, comme c'était le cas en Inde avec le banian. Ils furent cultivés abondamment dans le *Maghreb* (Afrique septentrionale), en Italie, en Espagne et dans le sud de la France.

Quand ils ne font pas leur tête de cabochard ou leur tête de mule lorsque nos demandes les contrarient !

[3] Ces androïdes de énième génération, beaucoup moins anthropomorphiques que les tout premiers modèles, au-delà d'une apparence humaine quasi parfaite, n'en finissent pas de nous surprendre...

Ils étaient devenus, au fil du temps, des compagnons que l'on considérait comme presque naturels.

Il faut dire que nos généticiens avaient réussi des exploits en la matière : depuis les premiers spécimens bourrés d'électronique (sorte d'automates robotisés) ; en passant par les greffages électrodynamiques sur des cellules naturelles et synthétiques au cytoplasme chargé de substances colloïdales de la fin du XXI^e siècle ; jusqu'à ceux d'aujourd'hui, qui sont représentés par nos deux amis « asexués ». C'était là l'une des insolites et obligées différences physiologiques, avec l'homme, si nous voulions éviter la prolifération automatique (l'adjectif naturel paraît, dans ce cas, exclu).

Un peu plus loin, nous apercevons des balsamiers : ces arbustes croissaient sur la péninsule arabe ; ils fournissaient la myrrhe, cette gomme résineuse retirée des térébinthacées qui fut utilisée comme parfum et, dans l'Égypte des pharaons, comme l'un des nombreux composants des substances de l'embaumement.

Le climat est raisonnable : il fait entre vingt-trois et vingt-cinq degrés, plus ou moins humide, sur le site.

Le sol jaunâtre, composé d'argiles ligniteuses, de sables, de calcaires grossiers, nous fait découvrir des essences feuillues, proches de celles que nous avons sur Terre avant leur totale disparition...

Notamment le châtaignier, le chêne, le cyprès, les fougères (osmonde et pteris), l'if, le laurier, le lierre, le thuya, la vigne.

Curieusement, ces arbres et arbustes voisinent avec des végétaux de type tropical : acacia, araucaria, eucalyptus, jujubier, magnolia, palmier, podocarpus, poivrier, séquoia, taxodium (cyprès chauve).

Des moraines ou *cheminées de fée* (ensemble d'alluvions déposées superficiellement par des agents d'érosion) forment des esplanades résiduelles, respectées par l'action des eaux de ruissellement, sur des terrains meubles hétérogènes. Leurs blocs de rochers dégagés protègent de la pluie les sols situés juste en dessous ; ils forment progressivement des chapiteaux au crâne caillouteux, de plus en plus haut, atteignant trente mètres ; ils surplombent aussi des champs pentus, au pied desquels s'invitent de gros bourrelets de langues schisteuses qui finissent par ressembler à des museaux.

Après une ultime vérification de la composition de l'air ambiant, je donne le feu vert pour ouvrir le sas de communication : il déploie lentement son plan incliné.

Nous débarquons, telle une procession, les uns derrière les autres... Le tapis solide de cette nouvelle planète serait apparemment hospitalier et profitable.

Riss 128 est au zénith lorsque nous posons, pour la première fois, les pieds sur ce Nouveau Monde...

Je précède, dans l'ordre : Sylvain, notre caméraman, suivi par Sydney, Jack et Rachid. Ce dernier pilotera le véhicule transportant le matériel et le mini-laboratoire chargé des analyses courantes.

Viennent ensuite Éva et son aide Râchelle ; elles devancent Lee et Pierre.

Les deux robots et l'androïde Léo qui suit la doctoresse Macha constituent la fin de la file indienne. Les onze autres membres de l'expédition sont restés à bord d'Alpha pour parer à toute éventualité.

Nous sommes tous équipés d'un léger isoscaphes, par principe de précaution, que nous espérons retirer le plus vite possible afin de pouvoir bénéficier des parfums naturels qui devraient, logiquement, se dégager de ce millier de végétaux ambiants aux couleurs naturelles.

À trois encablures de l'astronef, nous grimpons sur un promontoire où un large et profond val perché, au flanc abrupt et ciselé sur son sommet, aux coteaux ensoleillés, au séjour des Muses, nous offre la vision d'un spectacle naturel qu'aucun membre du groupe n'a eu l'occasion de côtoyer, si ce n'est au travers des évasions virtuelles délivrées par nos vidéothèques individuelles ou collectives.

En léger contrebas, un ruisseau large d'une quinzaine de mètres et chargé de dépôts sédentaires laisse courir une eau limpide, qui sillonne paisiblement ce site, entre des arbres aux couches corticales à relief prononcé...

Nous décidons de le rejoindre et de suivre sur sa berge ses méandres continus, qui disparaissent assez rapidement au travers d'une végétation de plus en plus touffue.

Sa rive intérieure à pente peu sensible, où la vitesse de l'eau est plus faible, l'oblige à contourner des obstacles minimes et à déposer des alluvions que Rachid et Râchelle arpentent guillerets et sautillants avec un léger accent juvénile digne de collégiens faisant l'école buissonnière.

Cela me rappelle ce film français du XXe siècle, *La Guerre des boutons* (1962).

Mes camarades s'amusent par moment à tenter des ricochets sur la surface de l'eau en lançant de mini-galets.

Soudain, une espèce de poisson au tégument écailleux, jailli de nulle part, se met à poursuivre les cailloux qui rebondissent. Nous restons, un instant, médusés par l'apparition de cette créature vivante, révélateur d'une existence de vie animale dont Sydney et Éva se dépêchent d'enregistrer la morphologie.

Après un recoupage et une interrogation rapide de nos bases de données : elles nous confirment qu'il s'agit d'un coelacanthé [4].

[4] Ce genre de poissons crossoptérygiens fossiles, aux nageoires portées par un pédicule écailleux, se rencontrait dans les terrains carbonifères et permien à l'ère secondaire sur Terre : ils n'avaient pratiquement pas évolué depuis 150 millions d'années. Et de ce vertébré, apparu voilà 200 millions d'années avant le dinosaure, toujours sur la planète Terre, descendrait la lignée qui aboutit à l'homme !

D'un point d'exclamation, j'en ferai un seul point d'interrogation, car, comme l'explique Sydney, nous sommes en eau douce et... ce type de poisson évolue en règle générale dans la mer.

Toujours est-il que l'importance de cette découverte supplantant la question, nous l'éliminons provisoirement de notre mémoire pour nous concentrer sur les conséquences directes du phénomène paléontologique : cela vient effectivement étayer et confirmer notre première estimation théorique sur la datation isotopique des premiers éléments que nous possédons.

Notre progression s'avère assez facile...

Nous venons de parcourir, au bout de cent-vingt-six minutes, 8 000 *yards* (environ 7 km).

Nous avons traversé des territoires où, mis à part une grande diversité de plantes céréalières, fructifères, textiles, forestières ou encore fourragères, dont nous recueillons quelques spécimens, rien ne semble troubler la quiétude, si ce n'est un vent de plaine au souffle tiède et humide.

Nous continuons d'avancer quand, au sortir d'un bois, une vaste clairière, où continue de s'écouler en son centre notre paisible ruisseau, vient étaler son parterre herbacé...

Elle dissimule, çà et là, une petite variété de plantes carnivores que la jeune femme et botaniste Sydney décrira physiologiquement comme des *dionées* (sorte de végétaux insectivores dont le limbe coloré de la feuille, munie d'épines, se replie sur lui-même comme un livre que nous refermons brusquement, emprisonnant le malheureux insecte venu se poser à sa surface).

D'un commun accord, nous prenons la décision de nous octroyer une petite pause au milieu de ce champ aux herbes basses et grasses, non loin du cours d'eau qui le traverse d'est en ouest.

J'arpente ce tapis vert, lorsque je suis attiré par un passage où l'herbe a déjà été foulée. Je remarque alors, en même temps qu'Eduardo, de nombreuses et fraîches empreintes incrustées dans l'*hypne* de la tourbière et laissées par, nous semble-t-il, un animal possédant trois ou quatre doigts à l'extrémité de ses membres.

Nos trois spécialistes en zoologie, Éva, Sydney et Râchelle, se penchent pour examiner plus en détail la forme apparemment triangulaire qui se dessine dans la tourbe : elles n'arrivent pas à déterminer exactement l'origine, mais surtout l'espèce du prétendu mammifère ongulé ; elles demandent par la radio le secours éclairé du professeur Stakanovich et des autres scientifiques restés sur l'Aristide.

De son côté, Sylvain leur fait parvenir par le canal vidéo l'image agrandie, en 3D, des traces : ils se mettent à les comparer avec nos données informatiques.

Deux minutes plus tard nous parvient, sur nos écrans portatifs, le nom de l'ancêtre du cheval, l'eohippus ou Hipparion. Ils nous expliquent que son pied, au lieu d'avoir un sabot, possède trois doigts, un grand doigt médian et deux plus petits.

Dans le même temps, un bonheur et une joie intense se distinguent sur les visages restés derrière la protection des heaumes transparents de nos isoscaphes, dont je viens de prendre la responsabilité de les enlever, mais après l'accord des membres du groupe et le résultat positif plus pointu de la composition de l'air ambiant, qui vient de nous être envoyé et compléter ces informations.

Mais, plus important, cette nouvelle découverte n'est pas pour nous déplaire. Car nous venons enfin de découvrir une espèce animale *homéotherme* (à la température interne constante et donc à sang chaud) semblable à l'homme.

Le livre.

Que dis-je ? La bibliothèque informatique, ce centre de la mémoire et de l'oubli va s'enrichir de nos dernières trouvailles, bouleversant certainement l'avenir de notre civilisation, pour l'instant encore sur le déclin, lorsque nous les ramènerons à la connaissance de notre communauté : cette société humaine répartie sur l'ensemble de nos colonies qui sont basées sur les différentes planètes de notre galaxie. Tous nos amis, demeurant et missionnant dans la colonie 12 de Mars, en tomberaient sûrement « sur le cul » (pardon, « sur les fesses »), d'apprendre à brûle-pourpoint le contenu de ces informations.

Nous déposons notre casque intégral...

C'est une véritable tour de contrôle des événements et des communications extérieurs, incrustée dans le pare-brise avant, qui nous indique en permanence et par capteurs intégrés les paramètres les plus importants : températures extérieures et intérieures à notre combinaison de protection, état des fonctions vitales du corps, vitesse de déplacement, composition simplifiée du milieu environnemental (de l'air, des sols), autonomie en air artificiel et en énergie, détection de mouvements étrangers, télémètre, loupe, etc. Surtout lorsque nos déplacements se situent dans des zones ou des secteurs astraux encore inconnus et donc non répertoriés.

Notre système olfactif est tout de suite touché par des parfums soutenus qui se dégagent des différentes plantes et des végétaux ambiants.

Ce faisant, cela nous fait découvrir pour la seconde fois, depuis plus de sept mois, quelques-unes des innombrables richesses que peut nous offrir Dame nature, en cet instant privilégié et d'une façon bien réelle.

Ce contact direct, perçu et analysé en ce moment par trois de nos cinq principaux organes des sens (la vue, l'ouïe, l'odorat), nous ramène quelque deux siècles en arrière ; là où nous pouvions jouir notablement de ce qui allait bientôt disparaître.

Disparition devenue malheureusement inéluctable, avec la destruction progressive et non accidentelle de notre monde naturel, mais... où le milieu artistique, généré par nos peintres, photographes, cinéastes, documentalistes, etc., avait su heureusement en conserver toute l'esthétique.

C'est donc en aparté, que nous allons visiter...

L'ART ET SES POUVOIRS MECONNUS OU MAL UTILISES.

Dans le court déroulement implacable de la vie des hommes, le monde de l'art, ce bout d'histoire, dix fois millénaire, apparaît d'une rigueur plus logique que celle des faits dits historiques. Il est lié à la fatalité des héros ou au caprice des psychoses collectives, plus incessant que celui des faits scientifiques qui, quant à eux, sont soumis aux hasards des découvertes et à leur anticipation trop souvent individuelle et donc moins collective...

Certes, le rôle des modes n'est pas sans influence, mais l'*exégète*, lucide et honnête, a fait la plus belle part des engouements passagers ou superficiels avec celle des mouvements plus profonds des écrits religieux.

Non content de poinçonner la matière et les consciences de l'empreinte de son sceau, non content d'inventer sa technique, sa syntaxe, son style, l'artiste a, avec plus ou moins de bonheur au cours des âges, tenté de créer, de communiquer, le courant spirituel et moral qui peut unir le monde dans une fraternité de cœur. Il a, en tout cas, toujours été le premier interprète des représentations successives du cosmos, précédant par l'image ou la reproduction, d'une manière souvent inconsciente, mais spontanée, les structures élaborées par les philosophes et les savants, annonçant celles-ci en avance, mais aussi en profondeur.

L'espèce humaine a vécu des moments les plus dramatiques et les plus sublimes à la fois : ceux où les instincts barbares qui nous habitaient, réveillés par des instruments prodigieux, mais incontrôlés, ont commencé leurs ravages en chaîne ; mais aussi, ceux où toutes les espérances d'une nouvelle *Arcadie*, recrée par la juste utilisation de ces mêmes instruments en vue de la promotion des êtres et de leurs accès aux joies désirées croissantes, deviendraient désormais possibles.

S'il ne devait subsister que lui, l'esthétique pourrait devenir le catalyseur des passions nobles et des égoïsmes naturels : ce dernier rempart contre l'engloutissement des dernières valeurs.

Alors, cette forme d'expression pourrait encore assumer, à elle seule, toutes les religions, toutes les autorités, toutes les hiérarchies, toutes les morales défailtantes.

Encore faudrait-il le savoir et faudrait-il le vouloir ?

Les prochains siècles vont être sûrement décisifs !

Une immense mutation, à la fois souterraine et superficielle, serait en train de promouvoir une nouvelle orientation de la conscience humaine...

Alors que l'Antiquité avait accordé la primauté des activités humaines à la contemplation sur la pratique et que nos temps modernes, inversant cette tendance, ont conféré à la captation des forces naturelles, c'est-à-dire à l'action, la primauté sur la pensée ; il se lève le temps de la création et de la recherche ! Celui où tous les hommes pourront enfin accéder à ces domaines qui, sans l'instinct orgueilleux et lucratif de propriété, leur appartiendront en propre, mais qu'ils pourront faire et partager avec leurs congénères et tous les organismes vivants.

Le créateur et l'explorateur ne seront plus une association particulière d'hommes, mais chaque homme deviendra une association particulière d'artistes et d'explorateurs. La seule condition en est : celle d'une éducation véritable et honnête.

L'éveil systématique et continu de la sensibilité, à partir des premiers moments de la vie, n'a été assuré ni par les parents biologiques ou d'adoption, ni par les religieux, ni par les professeurs, ni même par la société en général. Personne ne nous a invités à baigner chacun de nos gestes, chacun de nos actes, chacune de nos paroles et de nos pensées, dans une grâce où l'esthétique se confond avec l'éthique. Personne ne nous a invités à faire « de nos vies des œuvres d'art ! »

Comme toute éducation, hélas, cette belle et nécessaire « discipline » (l'esthétique) ne suppose-t-elle pas de grands moyens de coercition, peu compatibles, apparemment, ni avec nos méthodes pédagogiques contemporaines ni avec nos mythologies plus ou moins démocratiques ?

Qui oserait accepter la gageure d'une telle impopularité ?

C'est là que réside l'un des choix fondamentaux pour notre destin. Et pourtant : ne devenons-nous pas et ne sommes-nous pas ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce que nous sentons, ce que nous touchons, ce que nous goûtons ? Bref, ce que nous détectons et ce que nous mémorisons, sur le monde extérieur environnant, avant de ressentir, d'analyser et de développer, au travers de notre cortex, les futurs agissements qui nous conduiront tout au long de notre vie.

D'une façon plus générale, notre comportement ne se caractérise pas exclusivement par la lignée héréditaire créée par nos ascendants et, par conséquent, il n'est pas susceptible d'être transmis à nos enfants, sinon : nous serions déjà des clones potentiellement naturels.

C'est donc bien les différentes éducations qui ont la plus grande part de responsabilité dans l'attitude, la conduite et les agissements du futur homme.

Mais l'une des causes originelles, celle qui devrait conduire rapidement à la déchéance de l'espèce, arriva quand l'homme découvrit qu'il pouvait s'octroyer, avec des ressources naturelles ou artificielles, une évolution dans le confort de sa piètre existence en choisissant la voie de la « croissance » et de la « capitalisation », amenuisant inexorablement, par une démographie galopante et un non-respect des minéraux, des plantes et des êtres de son écosystème (air, sols, eau), ses propres ressources.

Sauf que : « la plus belle femme (la Terre) du monde (de l'univers) ne peut donner que ce qu'elle a ! »

Donc...

LA CROISSANCE (?)

De façon à comprendre où je veux en venir, il nous faut maintenant revenir, après cette courte méditation sur l'art et l'éducation, quelques petits siècles en arrière...

Là où l'homme n'a pas su réagir assez rapidement sur les conséquences néfastes de l'évolution, dite moderne, depuis la Révolution industrielle (fin du XVIII^e siècle), de son essor jusqu'à son apogée, en passant par son déclin à la fin du XXI^e siècle (début en 2070).

C'est à cette date que la contraction des ressources naturelles subsistantes et la démographie de la planète Terre étaient devenues inversement proportionnelles.

Elles causèrent une expropriation sans aucune indemnité, l'expulsion automatique et la déportation, vers d'autres contrées de l'univers, désormais nécessaires à la **survie** de l'espèce humaine. Ce genre, cette catégorie d'êtres qui furent qualifiés, ensuite, de *valétudinaires*.

L'un des facteurs primordiaux, qui fit souvent défaut à l'homme moderne, fut son manque d'anticipation sur les conséquences de ses actes, de ses créations, de ses dires, de sa grandissante domination, etc.

C'est cet élan industriel qui, s'étendant aux domaines les plus divers (moyens de transport, constructions, puissances

énergétiques, économiques, militaires...), consacra la venue d'un choix libéral et écrasant nommé le *capitalisme*.

Ce fléau, inséparable du profit intensif, vint accentuer les profonds bouleversements écologiques et démographiques engendrés par ce même essor, laissant le monde glisser puis plonger vers sa décadence et dans une profonde désuétude.

La recherche incessante de la croissance, par les pays surdéveloppés, poussa les hommes politiques dans cette voie de la démesure...

Nous sommes loin de la *physiocratie* ; cette théorie ainsi nommée par Dupont de Nemours et formulée par François Quesnay, fondateur de la première école en économie (notamment dans son tableau économique de 1758). Ils seront bientôt rejoints par l'abbé Baudeau et le marquis de Mirabeau ; ce qui influença profondément les esprits à l'époque de la Révolution française. Cette doctrine préconisait de donner la prééminence à l'agriculture sur les autres modes de production, « car la terre est la source naturelle des richesses, alors que l'industrie et le commerce sont stériles ». Ce qui prouve la contradiction actuelle à leur attachement à la puissance et au pouvoir, sources de tensions et de malaises profonds. Décidément, leur gourmandise dépasse leur niveau d'intelligence !

Ils s'en rendront compte beaucoup trop tard !

La « croissance » est une source quasi « croissante » de déchéance ! N'en déplaise au président Chirac et à ses ministres, dont le manque de clairvoyance et d'anticipation au passage et pendant son second mandat nous laissera la montée de l'extrémisme. Mais aussi le souvenir de la mort de 15 000 personnes âgées lors de la canicule de 2003 (autant que la moyenne historique mondiale des séismes sur la Terre) ; le feu dans les banlieues de nos métropoles ; les réformes asociales comme le CNE, le CPE, l'IGF ;

l'amorçage des privatisations du secteur public (la Poste, France Télécom, E.D.F., G.D.F., S.N.C.F., etc.).

Plus généralement, et de toutes ces erreurs délétères, il s'ensuivra quelques années plus tard un terrible déséquilibre économique mondial, entraînant inéluctablement la perte à brève échéance des valeurs sociales, morales et même naturelles de l'espèce humaine, avant que ne surviennent celles de sa perte physique.

« Aucun serment, aucune opinion, aucune conviction, aucun dogme, aucune obéissance, aucune idée, aucun symbole, aussi louables soient-ils, ne prévalent sur la destruction de qui que ce soit ou de quoi que ce soit ! »

Les livres d'histoire en sont malheureusement le triste reflet. « Tout ce qui n'est pas donné est perdu ! »

La « Fronde » n'est pas loin.

C'est abracadabrantesque !

Nos académiciens en habit de lumière auraient dû faire rentrer cet adjectif « chiraquien » au dictionnaire de la langue fourchue : il figurerait, alphabétiquement, dans les toutes premières pages.

Le temps était donc venu d'éradiquer l'absurde, le conformisme, les religions, les moyens financiers ou économiques et les conflits liés à la différence des uns et des autres. Ce qui apporta les bases d'une société enfin au service de l'humanité et de tous les organismes vivants qui s'y rattachent ou qui s'en approchent.

Cependant, cela n'y suffit pas, car un procédé scientifique, le clonage superficiel, basé sur des critères de choix piochés dans la constitution du génome répondant aux vraies valeurs universelles ou reconnues comme telles, applicables à une multitude de génotypes considérés comme positifs pour la survie de l'espèce, fut un des indispensables revirements à la conception humaine.

Vint s'associer à ce procédé un changement du comportement psychique, par une modification ciblée du système neurologique, et une meilleure éducation des valeurs non conflictuelles dignes d'estime, comme le sont les qualités morales, intellectuelles, professionnelles, humaines... Ce qui consolida les fondements d'une nouvelle société, plus équilibrée et de partage réciproque.

Cette société se fera sous le sceau de la *Sociocratie*...

Pas celle qui fut développée en 1822 par le philosophe Auguste Comte (1798-1857), mais repensée, élaborée et concrétisée par le principal document de la Grande Charte universelle des droits des peuples et de l'humanité. Cette Charte, paraphée et enfin reconnue par l'ensemble des nations représentatives, en 2128 (tous les pays avaient adhéré), est toujours applicable de nos jours.

La gouvernance de cette forme de société tendit à rendre la vie politique à l'image d'une peau de chagrin avec, pour conséquence, un minimum de réformes.

Contrairement à la France : ce pays aux sollicitations parlementaires accrues, indispensables à cause de sérieuses crises économiques, sanitaires et sociales (prévisibles), au début du XXI^e siècle, conséquences d'un manque flagrant d'anticipation et, pire encore, d'incompétences de certains membres des gouvernements précédents.

Enfin, reconnaissons qu'un pays qui réforme les institutions, le social, la fiscalité, etc., en permanence, est un pays qui va mal !

Sans tomber dans le radicalisme, ne vaut-il pas mieux adapter ou remodeler les lois en anticipant sur l'évolution de la future société ?

Cela paraît plus intelligent !

Après ce chapitre sociétal sur l'évolution humaine au cours de ces trois derniers siècles, il est temps pour nous...

DE CONTINUER L'AVENTURE.

Nous improvisons un pique-nique sur ce site attrayant, où viennent se mêler des substances odoriférantes, dont une un peu spéciale. Notre expérimentée laborantine Râchelle l'identifie comme du *musc*. Ce produit, issu des glandes ombilicales chez le chevrotain, était utilisé autrefois en parfumerie depuis l'antiquité.

Cela nous confirme l'existence de ruminants.

Une effervescente euphorie gagne bientôt le groupe au fil de notre collation, abondamment fournie par les fruits cueillis lors du parcours : l'intensité qui se dégage des ripailleurs me fait penser à une *bambochade* (une peinture d'une familiarité picaresque du XVII^e siècle représentant des scènes de beuverie ouvertes aux diverses débauches du plaisir du goût, voire charnelles.)

La fin de la journée approche à grands pas. Le ciel commence à se charger de légers nuages translucides qui défilent au-dessus de nos têtes : je demande à mon petit monde de préparer le bivouac pour passer la nuit...

Nous sortons du coffre du véhicule, qui transporte aussi le mini-laboratoire, le matériel de campement.

Nous dressions les armatures des tentes synthétiques à coques solides, lorsqu'un bruit de galop, provenant du sud-sud-est à 5 h 20' (orientation), parvient à nos oreilles.

C'est alors, sous un crépuscule naissant... et dans la dégradation progressive de la lumière qui enchanterait les plus beaux tableaux picturaux, que nous voyons surgir un troupeau d'hipparions : il est composé d'une vingtaine de membres, tous plus beaux les uns que les autres. La surprise de nous trouver sur ce lieu, fréquenté apparemment de façon méthodique, régulière, où ils ont l'habitude de se désaltérer, les fait stopper net dans leur élan.

Nos détecteurs infrarouges, d'une portée de trois cents mètres, venaient à peine de biper ; c'est dire la vitesse de déplacement de ces animaux.

Leur ressemblance avec nos chevaux du xxi^e siècle s'en tenait à leur morphologie générale. Nous étions en présence d'une forme intermédiaire à trois doigts, qui passa successivement des cinq doigts de l'eohippus, à l'époque éocène inférieure, pour se retrouver, quelque cinquante millions d'années plus tard, à l'époque pliocène, munie de sabots ; juste avant la glaciation et le quaternaire sur Terre.

Mais..., ils sont de taille plus petite. Leur paradoxale et longue encolure est surmontée d'une tête aux mâchoires *prognathes* agrémentées de molaires herbivores, dont une jument balzane nous fait admirer sa belle dentition en poussant des hennissements stridents.

De longs poils viennent recouvrir leurs différentes robes grises, baies, noires.

L'observation, réciproque, ne dure qu'un très court instant. Un bel étalon noir s'approche de nous, s'arrête à deux mètres de Sydney et de Macha, qui finissaient d'installer leur habitat nocturne ; il leur adresse un regard interrogateur, restant bien campé sur ses jambes, dodelinant de la tête ; il tend son museau aux larges narines en direction de la biologiste, qui reste médusée et paralysée, comme pour détecter une odeur au repère olfactif habituel...

Il insiste, la pousse..., comme pour la faire tourner sur elle-même. Cette scène semble presque irréaliste.

Nous n'osons pas faire le moindre mouvement brusque de peur de les voir s'enfuir. Mais aussi, un peu, par peur de représailles qu'ils pourraient éventuellement manifester sur notre personne.

La jument aux taches de poils blancs sur la partie inférieure des jambes le rejoint. Elle adopte la même attitude. Et ce n'est que plusieurs minutes plus tard, après nous avoir bien photographiés et sentis, qu'ils se dirigent en chœur à l'abreuvoir naturel du cours d'eau.

Le crépuscule a fini d'étendre sur le sol coloré de l'astre ses ailes de fantôme, tel un rapace nocturne...

Nous cherchons dans la pénombre grandissante le regard des autres, pour savoir si nous ne venons pas de vivre un phénomène hallucinatoire.

Je m'approche de Sylvain pour lui demander de contacter Natacha, la commandante, mais aussi le chef de mission, restée sur le vaisseau mère. Il est important que je lui fasse part des péripéties de cette folle journée, mais il est vrai qu'elle commençait énormément à me manquer, physiquement et temporellement : j'avais viscéralement un pressant besoin de l'entendre et de la voir sur l'écran vidéo, que me tendit le rapporteur qui s'était improvisé, pour l'heure, en caméraman.

Je partis m'isoler à une *encablure* (200 mètres) de mes compagnons pour entamer mon discours d'amoureux et lui faire, du moins le croyais-je, mon rapport...

La silhouette bedonnante d'une femme enceinte de 165 jours terrestres se détacha de son siège pour venir se planter face à l'une des cinq caméras de la passerelle de navigation de l'Aristide...